

Apprendre la vie... apprendre la mort ?

Guy Bourgeault

Volume 13, numéro 1, automne 2000

La mort au tableau noir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074239ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074239ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourgeault, G. (2000). Apprendre la vie... apprendre la mort ? *Frontières*, 13(1), 12–15. <https://doi.org/10.7202/1074239ar>

Résumé de l'article

Ce texte présente quelques réflexions sur la vie et la mort en lien avec l'enseignement et avec l'apprentissage. On dit souvent que les enfants ignorent la mort. Et parfois qu'il faut leur éviter la confrontation avec la mort. Et encore que, de toute façon, ils n'en peuvent rien comprendre vraiment. Pourtant, nombre de jeunes enfants s'expriment sur la mort avec calme. Il faut apprendre à accueillir leurs paroles et même à la susciter.

Apprendre la vie... apprendre la mort ?

Résumé

Ce texte présente quelques réflexions sur la vie et la mort en lien avec l'enseignement et avec l'apprentissage. On dit souvent que les enfants ignorent la mort. Et parfois qu'il faut leur éviter la confrontation avec la mort. Et encore que, de toute façon, ils n'en peuvent rien comprendre vraiment. Pourtant, nombre de jeunes enfants s'expriment sur la mort avec calme. Il faut apprendre à accueillir leurs paroles et même à la susciter.

Mots clés : *mort – enseignement – apprentissage*

Abstract

This paper presents some reflections on life and death in relation to teaching and learning. It is often said that children ignore death and, at times, we should avoid speaking to them about it since they won't understand. Nevertheless, many youngsters can feel at peace with death. Parents and teachers should learn to listen to them and even to help them talk about it.

Keywords : *death – teaching – learning*

Guy Bourgeault,

professeur au Département d'études en éducation et aux Programmes de bioéthique à l'Université de Montréal.

L'invitation qui m'a été faite, il y a quelques mois, de proposer dans le présent dossier de la revue *Frontières* quelques réflexions sur la vie et la mort... en lien avec l'enseignement et avec l'apprentissage, a suscité des questions que j'ai dû porter malgré moi ! M'étant laissé guider par elles sur quelques pistes jusqu'alors inexplorées, je livre ici – en vrac – le fruit de ces explorations : quelques jalons d'une réflexion inachevée, dont je sais qu'elle se poursuivra au cours des mois et peut-être des années à venir, toujours inachevée, portée par une interrogation sur la mort qui sera finalement interrompue par elle sans que ma quête de vivant soit achevée.

La mort est souvent présentée comme le contraire de la vie, son opposé ; la vie, en effet, lui fait opposition aussi longtemps qu'elle le peut. Comme l'envers de la vie. Mais j'en suis venu à penser que la mort prend aussi place en son endroit, au cœur même de la vie. La mort comme envers de la vie, oui, en ce sens qu'elle est, comme on dit de la lune,

sa face cachée. Mais non pas comme son contraire. Il n'est pour nous de vie qu'habitée par la mort. Oh ! je veux bien, comme Sartre, refuser qu'elle ait prise sur ma vie : refuser qu'elle emprisonne ma vie, qu'elle empêche l'exercice de ma liberté choisissant ma vie et l'orientant, lui donnant sens. Mais ce refus entêté sera lutte constante. Car la mort, quoique je veuille, a prise sur ma vie. Elle dit depuis le départ et elle dira tout au long de la course, jusqu'à la fin, son inachèvement.

La conscience de la mort, sinon sa connaissance à proprement parler, s'impose à nous dans l'expérience constamment réitérée tout au long de la vie, et sous tant de formes, de l'inachèvement constitutif de ce que nous sommes.

OSER DIRE LA MORT

On dit souvent que les enfants ignorent la mort. Et parfois qu'il faut leur éviter la confrontation avec la mort. Et encore que, de toute façon, ils n'en peuvent rien comprendre vraiment. Pourtant, de jeunes enfants gravement malades de l'Hôpital Sainte-Justine, par exemple, savent faire un exposé étonnamment clair – presque clinique par-

fois – de leur maladie, de ses causes, de son traitement, etc., sans omettre d'évoquer l'horizon de mort qui est là, présent. Et ils le font avec le calme tout aussi étonnant d'une lucidité qui nous bouleverse, nous, les adultes. Se pourrait-il que nos secrets et nos silences d'adultes aient pour fonction de nous protéger nous-mêmes plus qu'eux ?

Me revient en mémoire l'image de Sophie, atteinte dans la jeune trentaine d'un cancer du sein qui devait vite faire ses ravages. Interrogée par sa fille de six ans à peine sur ce qui l'attendait, elle lui avait d'abord donné des réponses rassurantes, mais qui ne l'avaient pas rassurée du tout : « Je pense que tu ne me dis pas tout. » – « Oui, c'est vrai, maman pourrait mourir. » La fillette fut comme reconfortée par cette confiance, cet aveu, retrouvant à tout le moins, semble-t-il, une sérénité perdue. Non que l'accueil du troublant message n'ait pas été douloureux, mais elle savait maintenant à quoi s'en tenir. On avait renoncé à lui cacher des choses importantes, capitales pour la conduite de sa vie à elle, sa vie de petite fille qui serait peut-être bouleversée bientôt. Surtout, se trouvait rétabli le rapport de confiance entre sa mère et elle. Elle pourrait pleurer, désormais, en voyant pleurer. Et reconforter aussi.

Tant de jeunes enfants, d'ailleurs, ont connu la mort d'un proche : un grand-père ou une grand-mère, une sœur ou un frère, un père ou une mère, un ami ou une amie qui ne sera plus jamais là. À douze ans, une adolescente avait connu déjà trois suicides : de la mère d'une amie, du frère d'une autre, d'un enseignant parmi les plus estimés. Rudes expériences... et pourquoi faut-il donc dire : de la vie !

MORT DE DIEU. MORT DE L'HOMME. MORT DE LA RAISON

On a tenté de dire par ces formules des pertes en même temps que les traits des sociétés modernes et postmodernes désormais orphelines.

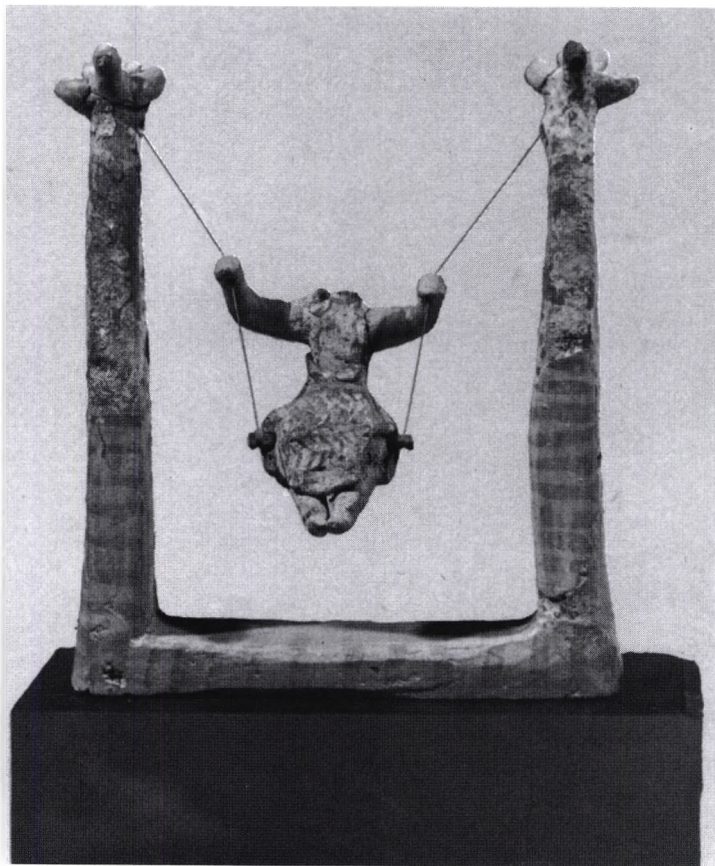
MORT DE DIEU

Il n'est plus aujourd'hui dans la conscience de référent absolu qui serait à la fois le créateur et donc le définisseur

de l'ordre du monde et son garant. « Dieu dit, et cela fut. » Mais si Dieu ne dit pas, ne dit plus, et que cela soit quand même...

MORT DE L'HOMME

Avec sa majuscule : il n'est plus de définition consensuelle, sinon unanime, de l'Homme, de ce qui fait l'humanité des humains, hommes et femmes – définition qui permettrait, par déduction presque, de baliser clairement nos incertaines conduites...



Le balancement : maquette en terre cuite d'Hagia Trada (15e s. av. J.-C.)

MORT DE LA RAISON

À tout le moins de ses certitudes, qui finissent toujours par s'avérer, sinon tout à fait illusoire, à tout le moins fragiles, incertaines...

C'est de la mort au cœur de nos vies que parlent ces formules lapidaires. Puisque c'est dans la conscience contemporaine que se vit la succession de ces morts de Dieu, de l'Homme, de la Raison. On peut lire à travers elles l'expérience d'être et de vivre qui est la nôtre, à tout le moins aujourd'hui, comme humains inscrits dans une commune humanité. Et ce, dès l'enfance.

MORT DE L'ENFANT-DIEU

Nathalie Nothomb a admirablement décrit et raconté, dans *La métaphysique*

*des tubes*¹, ce que je tente ici de dire de façon bien malhabile. L'enfant crée le monde comme il le veut. Du moins le croit-il. Pensons ici à ces admirables récits et dessins d'enfants qui refont le monde avec une imagination fascinante. Pensons aux contes merveilleux qui ont jadis nourri notre imaginaire d'enfant, comme le font pour les enfants d'aujourd'hui d'autres récits ou encore certains films de science-fiction, de la toute-puissance des héros et des sortilèges ; par-delà les difficultés, les risques, les épreuves, le jeune sorcier Harry Potter remporte la victoire sur tous les monstres. Il y a chez le tout jeune enfant une volonté de puissance – dirait Nietzsche ? – qui le place, dans sa conscience et dans son imaginaire, c'est-à-dire dans sa (re)création du monde, au centre d'un univers régi par le jeu de ses colères capricieuses et de ses séductions manipulatoires. Régime proprement totalitaire : les tyrans et les despotes n'ont rien inventé. Mais s'impose bientôt le dur constat de l'impuissance : l'enfant-dieu crie sans que son verbe, pas plus que son désir ou son rêve, ne suscite l'objet de ses réclamations. Mort du petit dieu. Deuil.

MORT DU PARENT-

« HOMME »

S'il doit apprendre durement et admettre qu'il n'est pas – n'est plus – dieu tout-puissant, du moins l'enfant pourra-t-il se consoler à la pensée qu'il sera, un jour, « un homme » : un adulte, homme ou femme selon le cas. Et espérer retrouver alors, au moins en partie, la puissance perdue. L'enfant s'identifie à son père, à sa mère, à l'enseignante, à tel ou tel adulte : héros, modèle, surtout promesse. Promesse d'avenir. Promesse d'un soi à venir, à advenir. Je reviendrai plus loin sur les générationnels (de génération et de générativité) et intergénérationnels, et sur la place qu'y occupe la mort. Pour le moment, je noterai simplement que, ici encore, la désillusion impose un nouveau deuil. Mon père n'est pas parfait ; il n'est pas le plus fort. Ma mère n'est pas parfaite ; même qu'elle n'est pas comme les autres mères qui, elles... Les statues de mes héros sont déboulonnées l'une après l'autre. Où est donc l'homme, la femme que je deviendrai ? Maintenant que je ne

veux pas, que je ne veux plus être comme mon père, comme ma mère. Je serai moi. C'est-à-dire ? Rien n'est plus défini, tracé d'avance. Et si les adultes sont ignorants et stupides parfois et impuissants et... inachevés, en somme, qu'en sera-t-il de moi ? Perte de soi dans l'image de l'autre, adulte. Deuil.

LES QUESTIONS SANS RÉPONSE

La ronde des incessants « pour-quoi ? » ouvre alors la voie à de nouvelles expériences de vie et de mort. Il n'est pas de réponse aux questions de l'enfant – comme aussi de l'adulte – qui n'apporte de nouvelles interrogations, et les réponses qu'on tente de leur apporter entraînent inmanquablement, à leur tour, de nouveaux questionnements... La connaissance n'est vivante que dans la question, laquelle dit qu'il y a encore de l'inconnu dans la réponse qui devient, sitôt donnée, source de nouvelles interrogations. J'ai retrouvé, il y a quelques mois, un souvenir enfoui de mon enfance² :

J'avais neuf ans. Ou dix ? Peu importe. Rentrant de l'école dans le soleil d'un automne encore chaud, j'avais fait cueillette et comme provision tout au long de ma route de feuilles mortes, mais encore éclatantes de sang et d'or. [...] Courant encore en franchissant le seuil de la maison, je criai à ma mère, le souffle coupé par un émerveillement excité : « Il n'y en a pas deux qui soient pareilles ! » Je sentais en moi la vibration d'une jubilation exultante. [...]

Ce moment originel ouvrait l'aventure d'une quête dont je devinais et pressentais qu'elle n'aurait ni ne saurait avoir de terme ni donc de cesse. Si toutes les feuilles sont uniques, je n'aurai pas assez de toute ma vie pour les connaître toutes ! L'excitation exultante tenait à ce débordement de richesse que je pressentais inépuisable. La satisfaction ressentie et le plaisir alors éprouvé s'avéraient placés en même temps sous le signe de l'exultation, dans la jubilation, oui, et pourtant sous le signe aussi du ressentiment et de l'épreuve. La joie de connaître, ne faisant qu'exacerber la soif inexinguible d'apprendre, était et demeure encore aujourd'hui marquée par la souffrance d'un deuil imposé et auquel il faut bien, malgré soi, consentir : deuil

LA CONNAISSANCE N'EST VIVANTE QUE DANS LA QUESTION, LAQUELLE DIT QU'IL Y A ENCORE DE L'INCONNU DANS LA RÉPONSE QUI DEVIENT, SITÔT DONNÉE, SOURCE DE NOUVELLES INTERROGATIONS.

de la certitude peut-être, deuil en tout cas de la prétendue plénitude de ses prétentieux accomplissements.

Deuil, donc, au cœur de la jubilation : deuil de la certitude dans la prise de conscience du caractère illusoire de toutes les certitudes. Vie et mort – vie intégrant la mort dans la conscience ou l'intuition du moins que la quête ne sera jamais achevée. Dans la conscience que la vie aussi, la vie elle-même, sera inachevée. Car la mort l'emportera, un jour, avant qu'elle soit achevée. Si tard vienne ce jour, il arrivera trop tôt.

DE GÉNÉRATION EN GÉNÉRATION

Les rapports d'engendrement ou de génération et les rapports intergénérationnels – les rapports que les psychologues classent sous le signe de la générativité – sont des rapports dans lesquels s'entremêlent la vie et la mort, dans lesquels la mort a prise sur la vie, plaçant celle-ci, encore une fois, sous le signe d'un inéluctable inachèvement.

Ma conjointe m'a confié plus d'une fois que, à la naissance de chacun de ses enfants, lors de l'accouchement même, elle avait conscience de donner la mort en même temps que la vie. De « donner » ou de transmettre une vie qui sera irrévocablement vouée à la mort. Et plus encore, qui sera tout aussi inéluctablement vécue aux prises avec elle. Quelques autres femmes, à qui j'ai fait part de cette confiance, m'ont dit avoir fait, vécu la même expérience. Avec la même prise de conscience intuitive.

Sur un tout autre registre, le biologiste et généticien François Jacob a bien montré comment la mort est inscrite, avec la sexualité, dans « la logique du vivant », selon le titre même de son livre. Pour rendre possible une évolution conduisant à la souplesse de l'organisation du vivant et à la multiplication de ses possibles – et donc à une liberté progressivement plus affinée et à une riche diversification des êtres vivants – « les deux inventions les plus importantes, écrit Jacob, ce sont le sexe et la mort », inventions de la vie. La sexualité joue ici un rôle capital « comme une machine à faire du différent » : la reproduction par

la sexualité « contraint au changement », rendant possibles la complexité et la riche diversité des vivants. La mort, elle, est la « condition nécessaire à la possibilité même de l'évolution » : « Non pas la mort venue du dehors, comme la conséquence de quelque accident, mais la mort imposée du dedans, comme une nécessité prescrite, dès l'œuf, dans le programme génétique³ ».

Sans la vie, mais aussi sans la mort avant nous, nous ne serions pas là. Et cela est vrai également de ceux et celles qui viennent et qui viendront après nous. Il faut donc l'effacement du parent, sa mort, pour que se poursuive le grand jeu de la transmission de la vie de génération en génération ; et pour que se poursuive la dynamique d'évolution de cette vie toujours inachevée. Et l'enfant deviendra parent à son tour... Ainsi en est-il par-delà tous les rêves d'immortalité et en contradiction avec eux. Je serais tenté d'ajouter : avec ou sans clonage, lequel ne pourra donner qu'une illusion de continuité individuelle et d'immortalité. Mais il s'agit là d'un important débat, et je ne voudrais pas contribuer à l'éviter par ces quelques mots qui ne tranchent rien des questions soulevées.

Ce que je donne à entrevoir ici au sujet des rapports générationnels vaut aussi des rapports intergénérationnels et, notamment, des rapports d'éducation. Blaise Pascal voyait juste : il ne faut pas s'étonner du fait que, portés par nos ancêtres, sur leurs épaules, nous puissions voir plus loin qu'eux. À leur tour, les jeunes en formation sont appelés à regarder plus loin encore...

ENSEIGNEMENT ET APPRENTISSAGE

À l'école, les expériences d'enseignement et d'apprentissage, de même que les rapports qui les font s'entrecroiser, sont elles aussi vécues sous le double signe de la vie et de la mort.

Enseignant depuis plus de quarante ans, j'ai vu partir tant et tant de personnes au terme d'une année de travail ensemble, ou d'une session seulement, d'un séminaire, d'un atelier, parfois d'une rencontre. Ayant appris moi-

même avec elles. J'oserai dire : d'elles. Et sans jamais savoir vraiment, malgré les témoignages reçus, ce qu'elles avaient pu apprendre avec moi. Expérience de vie ; expérience d'une vie enrichie par les échanges de ces rencontres. Expérience aussi de mort ; à tout le moins de deuil. Expérience, en tout cas, d'une vie inachevée : la mienne qui continue, empruntant des sentiers neufs parce qu'on m'y a invité ou même contraint parfois ; celle aussi des autres, dont je sais seulement qu'elle se poursuivra, celle-ci, hors de moi, sans moi. Et il est bon qu'il en soit ainsi : sans quoi, retour

d'arrachements répétés, imposés le plus souvent, auxquels on consent parfois pour connaître la joie d'un nouvel éclair même si on sait qu'il ne saurait être que fugace. Ici encore et toujours, la mort a prise sur la vie, la mort prend place au cœur de la vie.



Faut-il, à l'école, dispenser des enseignements sur la vie, sur la mort ? Peut-être. Mais l'essentiel, à mon sens, n'est pas là : pas dans ce qui serait dit, exposé, expliqué... d'une expérience d'entrelacements inextricables de la vie et de la mort que ne peut être « saisie », jamais

Notes

- 1 Amélie NOTHOMB, *La métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel, 2000.
- 2 Guy BOURGÉAULT, *Éloge de l'incertitude*, Montréal, Bellarmin, 1999, p. 22-24.
- 3 François JACOB, *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970, p. 330-331 ; *Le jeu des possibles. Essai sur la diversité du vivant*, Paris, Fayard, 1981, p. 11-12 et 24-25.

L'EXPÉRIENCE D'APPRENDRE EST FAITE, ELLE AUSSI, DE L'ABANDON RÉPÉTÉ DES CERTITUDES ACQUISES ET DES REPÈRES CONNUS POUR PRENDRE LE RISQUE DE L'AVENTURE D'UNE INCESSANTE QUÊTE AVEC SES QUESTIONS TOUJOURS NOUVELLES.

au despotisme totalitaire de l'enfant-dieu, je pourrais me croire tout-puissant ! J'empêcherais alors la vie. Je tuerais la vie. En moi en même temps que chez les autres.

C'est là, me semble-t-il, l'enjeu majeur de l'enseignement : *Ne impedias musicam !* Aider à jaillir parfois, sinon faire sourdre. À tout le moins ne pas empêcher la vie de couler.

L'expérience d'apprendre est faite, elle aussi, de l'abandon répété des certitudes acquises et des repères connus pour prendre le risque de l'aventure d'une incessante quête avec ses questions toujours nouvelles. J'aime lire cette expérience dans le grand récit biblique de la Marche du peuple hébreu vers une Terre promise qui toujours se dérobe. Du sommet de la montagne, Moïse entrevoit au loin cette Terre tant espérée, mais il meurt avant d'y pouvoir entrer. L'enseignement de ce récit, ce qu'il retient et transmet de l'expérience humaine de vivre, c'est que la vie se vit dans l'inachèvement d'une inlassable quête. C'est dans la quête, c'est dans la démarche de recherche ouverte par la question, que se vit l'éclair de l'intuition fugace qui redonne l'élan de la marche. Qui fait, malgré sa difficulté, au cœur du dur labeur exigé, la joie d'apprendre.

L'arrachement de départ n'est pas compensé par la satisfaction de l'arrivée. L'expérience d'apprendre n'est pas celle d'un passage de l'incertitude à la certitude, du vide à la plénitude, de l'inachevé à l'achevé. Elle est plutôt expérience

vraiment comprise, que dans la trame concrète, quotidienne, de la vie qu'il nous est donné de vivre.

Importe plutôt, ou du moins davantage, me semble-t-il, que soit soutenu à l'école l'appropriation de l'incertitude qui est au cœur de l'acte d'apprendre et même de connaître, de l'inachèvement qui est inhérent à la quête et qui est au cœur de toutes ses démarches, de la mort toujours et inéluctablement présente dans nos vies et qui nous est en quelque sorte constamment révélée dans l'expérience de l'inachèvement.